

2

# LARA

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

PAR

MM. CORMON & MICHEL CARRE

MUSIQUE DE

M. AIMÉ MAILLART

MISE EN SCÈNE DE M. MOCKER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial  
de l'OPÉRA-COMIQUE, le 21 février 1864.



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—  
1864

Tous droits réservés

## Distribution de la pièce :

---

LARA. . . . .	MM.	MONTAUBRY.
LAMBRO, vieux serviteur des Lara. .		GOURDIN.
EZZELIN . . . . .		CROSTI.
LE MARQUIS, ami d'Ezzelin. . .		NATHAN.
ANTONIO. . . . .		TRILLET.
FABIO . . . . .		LEJEUNE.
KALED, jeune esclave arabe. . .	MM <sup>cs</sup>	GALLI-MARIÉ.
CAMILLE, comtesse de Flor. . .		BLANCHE BARETTI.
CASILDA, fiancée d'Antonio. . .		VALERIE THUAL.
DONA BARBARA . . . . .		CASIMIR.
DAMES ET SEIGNEURS DE LA COUR, PAYSANS, PIRATES ET CAPTIVES.		

---

La scène se passe sur les côtes méridionales de l'Espagne vers les premiers temps du quinzième siècle.

# LARA

---

## ACTE PREMIER

Au fond à droite le vieux château des Lara. — Porte d'entrée à laquelle conduit un escalier de quelques marches taillé dans le roc et envahi par les herbes sauvages. — A gauche la chaumière de Casilda. — Sur le premier plan à droite une fontaine arabe ombragée par quelques palmiers. — Plus loin un sentier descendant du sommet de la falaise au rivage. — Au fond, la mer et le ciel. — Au lever du rideau le marquis parait au fond suivi de quelques jeunes seigneurs en élégant costume de campagne.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, FABIO, SEIGNEURS, puis LAMBRO.

#### INTRODUCTION.

##### CHŒUR.

Quand tout repose encore,  
Quel plaisir sans pareil  
De voir lever l'aurore  
Et poindre le soleil !  
D'aller à perdre haleine  
A travers les halliers,  
Par les bois, par la plaine,  
En joyeux cavaliers !  
Tout sur notre passage  
S'éclaire et nous sourit ;  
Aucun mauvais présage  
N'attriste notre esprit !  
Quand tout repose encore  
Quel plaisir sans pareil  
De voir lever l'aurore  
Et poindre le soleil !

LE MARQUIS, montrant le château.  
 Nous voici sous les murs de l'antique demeure  
 Des comtes de Lara ;  
 Et pour nous tout à l'heure  
 La porte s'ouvrira.

LE CHOEUR, gaiement.  
 Marquis, je vous invite  
 A nous faire au plus vite  
 Servir à déjeuner.

LE MARQUIS.  
 Messieurs, je vais sonner.

LE CHOEUR.  
 Hâtez-vous de sonner.

Le marquis gravit lestement les degrés du vieil escalier et agite avec force la chaîne rouillée qui pend au mur du château. — On entend le son d'une cloche fêlée. — Après un instant de silence une lucarne s'ouvre et Lambro paraît.

LAMBRO.  
 Qui va là ?... que demandez-vous ?

LE CHOEUR.  
 Bon ! voici le geôlier de ce nid de hibous !

LE MARQUIS.  
 Nous sommes des amis de ta noble maîtresse  
 La comtesse de Flor...

LAMBRO.  
 Passez votre chemin.

(Il referme la lucarne.)

LE MARQUIS.  
 Le rustre !... Le butor !  
 Ouvre sur l'heure  
 Drôle, coquin, maraud ?  
 Ou que je meure,  
 Si je ne prends ton vieux donjon d'assaut.

LAMBRO, reparaisant à la lucarne et braquant une arquebuse sur le marquis.

Arrière ! ou je fais feu !

LE MARQUIS, redescendant vivement.

Diable ! Le maudit homme !

Lambro se retire.

LE CHOEUR, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

L'aventure est plaisante en somme !

Allons, marquis, consolez-vous,

Le mieux est d'en rire avec nous.

## SCÈNE II

LES MÊMES, ANTONIO, CASILDA.

Casilda et Antonio paraissent au fond gravissant le sentier de la falaise.  
— Casilda porte sur sa tête une corbeille chargée de fruits de toute espèce et à la main une cruche pleine de lait. — Antonio porte sur l'épaule une outre pleine de vin ; ils s'arrêtent étonnés en voyant les seigneurs.

LE MARQUIS.

Ces jeunes paysans, vont nous dire peut-être...

ANTONIO et CASILDA, à part.

Qui sont ces beaux seigneurs ? Qui les amène ici ?

LE MARQUIS.

Approchez ! vous devez connaître,  
Le vieux drôle qui loge au château que voici.

ANTONIO et CASILDA.

Oui, messeigneurs, c'est notre maître

CASILDA.

Nous lui portons ces fruits...

ANTONIO.

Et ce bon vin aussi.

LE MARQUIS.

Des fruits et du vin à ce traître !  
De tels biens n'iront pas jusqu'à lui, Dieu merci !

LE CHOEUR.

Que l'on s'empare

De ce butin !

Et qu'on prépare

Table et festin.

LARA.

CASILDA.

Messeigneurs que voulez-vous faire ?

ANTONIO, bas.

Tais-toi, ce n'est pas notre affaire  
Craignons de les mettre en courroux.

LE CHOEUR.

Allons, mignonne,  
Consolez-vous !  
La place est bonne  
Attablons-nous.

Antonio qui est entré dans la cabane reparait apportant des escabeaux,  
des écuelles, des verres, etc.

ANTONIO.

Notre pauvre ménage est à votre service.

LE CHOEUR.

Grand merci, mon garçon !

LE MARQUIS.

Nous vous paierons ce bon office.

CASILDA.

Et s'il vous faut une chanson...  
J'en sais une qu'on a faite

Montrant la lucarne du château.

Sur ce vieux trouble fête.

LE CHOEUR.

Oui-dà ! — voyons ta chanson !

CASILDA.

I

Dans ce vieux castel,  
Maudit par le ciel,  
Loge un vieil avare  
D'une espèce rare !  
Comme un loup-garou  
Caché dans son trou,  
Il écoute, il veille,  
Jamais ne sommeille ;  
On dit qu'il est fou !

Mais chut !... il est là qui prête l'oreille !  
 Quand le comte de Lara  
 Dans son château rentrera  
 Vieux coquin on te pendra !

LE CHOEUR, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quand le comte de Lara  
 etc., etc., etc.

CASILDA.

II

Dès que vient la nuit  
 Il rôde sans bruit,  
 Sortant comme une ombre  
 De son château sombre ;  
 Il pousse tout bas  
 De tristes hélas !  
 On dirait qu'il rêve ;  
 La mer se soulève  
 Au bruit de ses pas !  
 Mais chut ! il est là ! je meurs si j'achève !  
 Quand le comte de Lara  
 Dans son château rentrera  
 Vieux coquin, on te pendra !

LE CHOEUR, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !  
 Quand le comte de Lara  
 Dans son château rentrera,  
 Vieux coquin, on te pendra

Fin de l'introduction.

### SCÈNE III

LES MÊMES, EZZELIN.

EZZELIN.

Eh bien, messieurs, comment se fait-il que, nous étant donné rendez-vous au château de Lara, je vous retrouve en plein soleil et faisant chère devant cette porte close ?

LE MARQUIS.

Par la raison toute simple qu'on a refusé de l'ouvrir, en nous menaçant d'une arquebusade si nous approchions,

LARA.

EZZELIN.

Et qui donc a eu cette audace ?

FABIO.

Une espèce de fou à barbe blanche, un viel intendant du château...

EZZELIN.

Il fallait lui dire que vous veniez par ordre de la comtesse de Flor, seule héritière du nom et de la fortune des Lara ; qu'elle allait venir elle-même prendre possession de ses domaines et châtier l'insolent qui osait vous traiter de la sorte.

ANTONIO, s'approchant.

Tout cela n'aurait pas fait tirer au vieux Lambro un seul verrou de la porte. — Il est si méchant !

EZZELIN, se tournant vers lui.

Ah ! vraiment, qui donc es-tu, toi qui le connais si bien ?

ANTONIO.

Antonio, pêcheur de mon état, et je mets au service de votre seigneurie ma barque et celle de tous mes camarades.

EZZELIN, montrant Casilda.

Et cette jeune fille, est-elle aussi du pays ?

ANTONIO.

C'est Casilda, ma fiancée.

CASILDA.

J'habite avec ma mère dans cette ferme qui dépend du château.

EZZELIN.

Alors vous devez être au courant de toutes les fables qui se débitent dans les environs. Est-il vrai que l'héritier des comtes de Lara a disparu jadis tout à coup et que nul n'a jamais pu savoir depuis ce qu'il était devenu ?

CASILDA.

Rien n'est plus vrai. On dit même que son père en est mort de chagrin peu de temps après.

ANTONIO.

Alors l'intendant a renvoyé un à un tous les serviteurs, il a fermé toutes les fenêtres, barricadé toutes les portes et,



depuis dix ans, il n'a laissé entrer personne dans le château.

CASILDA.

Seulement il ne manque pas de toucher les redevances, et puis, de temps à autre, il se fait apporter, comme aujourd'hui, toutes sortes de provisions de bouche.

ANTONIO.

C'est soi-disant pour son jeune maître, qui doit revenir et qu'il attend.

CASILDA.

Mais je crois plutôt que c'est pour lui, le vieux surnois.

ANTONIO.

Ou pour d'autres... vu que, ces jours-là, dès la nuit tombée, les appartements s'éclairent tout à coup, les oiseaux nichés dans les tourelles se sauvent en criant et, à minuit, quand tout s'éteint, on assure avoir vu des esprits s'envoler par les cheminées.

EZZELIN et LES SEIGNEURS, riant.

Ah ! ah ! quelle bonne histoire !... un sorcier !... des revenants !...

LE MARQUIS.

Messieurs, je propose d'allumer un feu de broussailles contre cette porte et de faire rôtir celui qui la garde, sorcier ou non...

FABIO.

Oui ! — brulons le diable en personne ! allons, paysan ! — du feu et des fagots !

EZZELIN.

Moi, messieurs, je pense qu'il faut laisser à la comtesse le soin de pénétrer tous ces mystères.

LE MARQUIS.

Mais en attendant son arrivée qu'allons-nous devenir ?... Que faire ?... je propose une promenade en mer.

LES SEIGNEURS.

Oui... oui !... en mer ! en mer !

LE MARQUIS, à Antonio.

Toi, va faire préparer les barques, et nous ajouterons quelques ducats à la dot de ta fiancée. (A Ezzelin.) Vous serez des nôtres, j'espère ?

EZZELIN.

Volontiers, mais avant tout, messieurs, j'ai une nouvelle à

vous apprendre. Le séjour, un peu triste, de la cour au bord de la mer, va être animé par des fêtes brillantes. Le roi exige que la comtesse Camille choisisse un époux et lui donne, dès demain, le rang et le titre de comte de Lara. C'est elle qui me l'a appris ce matin, au sortir de la chapelle.

LE MARQUIS.

Je comprends maintenant cette excursion improvisée, cette fête pour laquelle toutes nos dames ont donné l'ordre d'apporter ici leurs plus riches toilettes. Avant de lui donner un maître il fallait ramener la vie et le plaisir dans ce vieux nid d'aigle perché sur un roc.

EZZELIN.

La comtesse va faire un choix !... Rien qu'à ce mot je vois déjà briller dans vos yeux plus d'une ambition, plus d'une espérance.

LE MARQUIS.

Peut-être aussi plus d'une jalousie redoutable. On vous connaît, mon cher Ezzelin, et la fête pourrait bien finir au bruit des épées.

EZZELIN.

Non, messieurs, non. J'adore la comtesse et je donnerais ma vie pour être aimé d'elle ; mais si son choix devait m'être défavorable, je m'engage d'avance à sacrifier mon bonheur pour ne pas troubler le sien. Voulez-vous agir de même et échanger nos paroles ?

TOUS.

De grand cœur.

EZZELIN.

A la condition cependant que le préféré sera l'un de nous.

LE MARQUIS.

Naturellement, sans quoi...

EZZELIN.

Je me chargerais de notre vengeance à tous.

LE MARQUIS.

Allons, messieurs, au futur époux de la comtesse !

FABIO.

A notre ami Ezzelin !

EZZELIN.

A Dona Camille, messieurs !

ROMANCE.

I

Insoucieuse  
 De l'amour,  
 Folle et riieuse  
 Tour à tour,  
 Son cœur encore  
 Semble fermé,  
 Chacun l'adore  
 Sans être aimé.  
 Qui va-t-elle choisir? — comme vous je l'ignore!  
 Chevaliers courtois  
 Soumis à ses lois,  
 Acceptons son choix;  
 Et de celui qu'elle préfère  
 Sans nulle envie et sans colère  
 Jurons de respecter les droits.

TOUS.

Chevaliers courtois, etc., etc.

EZZELIN.

II

Son doux sourire,  
 Ses beaux yeux  
 Semblent nous dire;  
 J'attends mieux!  
 L'époux qu'en songe  
 Dieu lui fait voir,  
 Berce et prolonge  
 Son doux espoir.  
 Et son âme est en proie à ce charmant mensonge!  
 Chevaliers courtois  
 Soumis à ses lois,  
 Acceptons son choix.  
 Et de celui qu'elle préfère  
 Sans nulle envie et sans colère  
 Jurons de respecter les droits.

TOUS.

Chevaliers courtois, etc., etc.

ANTONIO, revenant du fond avec Casilda.  
 Messieurs, les barques sont prêtes.

LE MARQUIS, lui jetant une bourse.

Tiens! voilà pour toi. (Aux seigneurs.) En mer, messieurs, en mer! (Il sort par le fond avec Ezzelin et les seigneurs.)

ANTONIO, montrant à Casilda la bourse que le marquis lui a jetée.  
Vois donc, Casilda!

CASILDA.

Ah! Seigneur Dieu! les beaux ducats!

ANTONIO.

Comptons-les bien vite. (Ils vont s'asseoir près de la fontaine et comptent leur argent, au même instant la porte du château s'ouvre. Lambro sort, referme la porte et vient se placer devant Antonio et Casilda.)

## SCÈNE IV

ANTONIO, CASILDA, LAMBRO.

CASILDA.

Ah! (Elle se lève ainsi qu'Antonio et tous les deux restent tremblants.)

LAMBRO, prenant Antonio par le bras et le poussant brusquement vers les restes du déjeuner.

Qu'est-ce que je vois là?... répondez... c'est ainsi que vous payez la redevance à votre seigneur?... et que vous prenez soin de sa table?...

CASILDA.

Je vous assure, mon bon monsieur Lambro, qu'il n'y a pas de notre faute.

ANTONIO.

Ces effrontés Seigneurs ont tout mis au pillage!...

CASILDA.

Ils nous ont fait violence,

LAMBRO.

Oui-da!... et cette bourse? A-t-il fallu aussi user de violence pour vous la faire accepter?

CASILDA, à part,

Il a tout vu!

LAMBRO, prenant la bourse.

Elle servira à payer le dommage!

CASILDA, bas à Antonio.

Tu te laisses prendre ton argent sans mot dire?... sans crier au voleur!...

ANTONIO.

Ah ! mais non !... je crierai... je n'ai pas peur!...

CASILDA.

Moi non plus !

ANTONIO.

Crions !

CASILDA.

Crions !

LAMBRO.

Venez ici!... (Ils s'approchent tous deux en tremblant et en saluant.)  
Il paraît qu'on est devenu jovial dans ce pays?... on fait des chansons sur le prochain.

ANTONIO, à part.

Il écoutait !

CASILDA, à part.

Le vieux sournois !

LAMBRO.

C'est si bon de rire un peu aux dépens d'autrui!... C'est si facile de pendre les gens... en musique. Comment disiez-vous cela, tout à l'heure ? (fredonnant.)

Quand le comte de Lara  
Dans son château rentrera...

Ensuite ?...

ANTONIO.

Je ne sais plus !

CASILDA.

Ni moi !

LAMBRO.

Quand le comte de Lara  
Dans son château rentrera,

Sévèrement,

Peut-être on vous mariera !

L A R A.

ANTONIO.

Peut-être !

CASILDA.

Ah ! mon Dieu ! que dit-il ?...

LAMBRO.

Je dis... que sans la permission de votre seigneur, adieu la noce, mes petits amis !

CASILDA.

Ah ! ciel !... qu'est-ce qu'il faut donc faire ?

LAMBRO.

Attendre !

CASILDA.

Qui ?

LAMBRO.

Le maître !

ANTONIO.

Et s'il ne revient pas ?

LAMBRO.

Il reviendra.

ANTONIO et CASILDA.

Quand ?

LAMBRO.

Je l'ignore.

ANTONIO.

C'est gai !

CASILDA.

Condamnée à mourir vieille fille !... je me sauverais plutôt au bout du monde !

LAMBRO , à Antonio.

Allons, viens avec moi !

ANTONIO , tremblant.

Où donc ?

LAMBRO.

Chez nos fermiers, des drôles de ton espèce, qui n'apporte-

raient pas un grain d'orge au château, de bonne volonté!...  
marche devant. (A Casilda.) Toi, petite effrontée, retourne au  
verger, choisis les meilleurs fruits que tu pourras trouver...  
je veux que le repas de ce soir soit plus beau que tous les  
autres,

CASILDA, à part.

Faut-il qu'il ait un appétit!....

ANTONIO, bas.

Laisse donc!... je te dis qu'il nourrit le diable et toute sa  
bande!

LAMBRO.

Allons... allons... dépêchons. (Casilda rentre en courant dans  
la chaumière.) Marcheras-tu, coquin?... (Antonio se met à courir.)  
Doucement!... doucement donc!.... (Il suit Antonio et sort pen-  
dant la ritournelle du morceau suivant.)

## SCÈNE V

LA COMTESSE, DONA BARBARA, DAMES, PAGES.

Les dames gravissent lentement le sentier qui vient de la mer, accompa-  
gnées par des pages et des négrillons qui portent les éventails à plumes  
et les parasols.

AIR ET CHOEUR.

CHOEUR.

Ah ! que je suis lasse !  
Quel soleil de feu !  
Je demande grâce !  
Respirons un peu !

LA COMTESSE.

Moi, je me sens vivre !  
Le jour m'éblouit,  
Le grand air m'enivre,  
Tout me réjouit.

BARBARA.

Quel triste rivage !  
Quel pays sauvage !

CHOEUR.

Ce maudit castel  
Est voisin du ciel !

BARBARA.

Avant de l'atteindre,  
On a tout à craindre.  
J'ai cru, sans mentir,  
Que j'allais mourir !

LA COMTESSE.

Voilà bien les femmes  
Avec leurs soupirs !  
Hélas ! pauvres âmes,  
Nous n'avons d'ardeur que pour les plaisirs !

CHOEUR.

Ah ! que je suis lasse,  
Quel soleil de feu !  
Je demande grâce,  
Respirons un peu !

LA COMTESSE.

Moi, je me sens vivre,  
Le jour m'éblouit !  
Le grand air m'enivre,  
Tout me réjouit !

Les dames vont s'asseoir et forment différents groupes. Les pages et les négrillons abritent leurs maîtresses sous les parasols et les éventent. Casilda sort de chez elle et s'arrête toute surprise.

## SCÈNE VI

LES MÊMES, CASILDA.

BARBARA.

Quels chemins ! quel voyage ! si j'avais prévu qu'il nous faudrait quitter nos litières au bas de ces affreux rochers... Moi, dona Barbara, marquise d'Agua-Fresca, camarera, mayor de la reine, jamais je n'eusse consenti à vous suivre.

LA COMTESSE.

Calmez-vous, chère Barbara, nous touchons au port.



BARBARA.

C'est là ce château dont vous nous vantiez les merveilles ?  
on dirait une prison d'État.

LA COMTESSE.

Vous changerez d'avis quand vous y serez entrée.

BARBARA.

Oh ! oui.... Entrons.... Par pitié un peu d'ombre et de fraîcheur !...

CASILDA, qui s'est approchée peu à peu.

Ah ! je ne me trompe pas !

LA COMTESSE.

Qu'elle est cette jeune fille ?

CASILDA.

Dona Camille !

LA COMTESSE.

Casilda !.. ma compagne d'autrefois !

CASILDA.

Vous ici, madame ?

LA COMTESSE.

Viens, mais viens donc que je t'embrasse ! En te voyant,  
toute mon enfance se retrace à ma pensée !

BARBARA, à part.

Des souvenirs ! — des confidences ! encore des retards !

LA COMTESSE.

Et ta mère ? ta bonne mère ?

CASILDA.

Dieu me l'a conservée.

LA COMTESSE.

Et tes chèvres ?... Et tes petits amoureux ?

CASILDA.

Mes chèvres ont vieilli, mes amoureux ont grandi et, en  
grandissant, ils ont pris leur volée.

LA COMTESSE.

Tous ?

CASILDA.

Hélas ! il ne m'en est resté qu'un.

LA COMTESSE.

Eh bien, moi, ma chère, j'en ai tant et qui me répètent tous les jours la même chose, que je suis décidée à en épouser un, afin de ne plus entendre parler des autres... ni de lui ! Et Lambro !... mon vieux Lambro ? il vit toujours, n'est-ce pas ?

CASILDA.

Oh ! oui !.. Il vient d'aller jusqu'au village ; — mais il aura aperçu vos litières, en tournant la colline, car le voilà !

Elle rentre en courant dans la chaumière.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LAMBRO, moins CASILDA.

BARBARA.

Ah ! mon Dieu !.. qu'est-ce que c'est que ça... un fantôme... un revenant ?

LA COMTESSE, allant à lui.

Mon cher Lambro !.. Enfin, je te revois !

LAMBRO, la repoussant.

Qui êtes-vous ?

LA COMTESSE.

Eh ! quoi ?.. tu ne me reconnais pas ?

LAMBRO.

Non.

LA COMTESSE.

Je suis Camille.

LAMBRO.

Eh bien... Camille ou tout autre... que m'importe !

LA COMTESSE.

Rappelle tes souvenirs. Une petite fille que tu as vue naître, grandir, qui n'avait plus de mère et qu'un jour on avait fiancée en grande pompe à son cousin, le fils et l'héritier de tes maîtres, Juan de Lara !

LAMBRO.

Oui... oui... je me souviens.. quand le fils eût quitté le

père (Dieu lui pardonne!) quand le père, brisé par l'âge et le chagrin eût rejoint ses aïeux sous le marbre de la chapelle, une voiture toute dorée emmena la jeune fille par ordre de la reine et je restai seul, derrière ces murs. Il y a de cela dix ans ! oh ! je me souviens ! je me souviens que pendant ces dix années si longues et si tristes, la jeune fille, que j'avais portée dans mes bras, n'a pas eu pour moi un souvenir !

LA COMTESSE.

Lambro !...

LAMBRO, brusquement.

Que me voulez-vous maintenant ?

LA COMTESSE.

Je veux que tu me pardonnes et que tu m'embrasses comme autrefois !

LAMBRO.

Jamais !

LA COMTESSE, le retenant.

Lambro ! souviens toi du temps où tu me prenais entre tes bras pour me donner le baiser du soir !... Lambro ! — Il est si doux s'embrasser ceux qu'on aime ! (Elle lui passe les bras autour du cou. Lambro retourne la tête peu à peu, regarde Camille et finit par l'embrasser.)

BARBARA, aux autres dames.

La paix est signée ! J'espère que nous allons quitter cette fournaise !

LAMBRO, se dégageant et repoussant la comtesse.

Maintenant, adieu !

LA COMTESSE, s'attachant à lui.

Non... non.., tu ne me quitteras pas ainsi ! Tu ne vivras plus seul, oublié, je te le jure.

LAMBRO, attendri.

Dis-tu vrai ? Viens-tu sous ce toit, abri de ton enfance, attendre et prier avec moi pour le retour du maître ?

LA COMTESSE.

Ce retour, je l'ai demandé à Dieu bien des fois ! Hélas ! depuis longtemps toute espérance est perdue !

LAMBRO.

Pas pour moi ! J'espère toujours ! Le beau nom de Lara... ce nom jadis si brillant et si redoutable, ne doit pas périr !

LA COMTESSE.

Tu as raison Lambro, il vivra et retrouvera bientôt son ancienne splendeur.

LAMBRO.

Qui donc se chargera de la lui rendre ?

LA COMTESSE.

L'époux que je choisirai !

LAMBRO.

Que tu choisiras !

LA COMTESSE.

Le roi l'ordonne ; il faudra bien que j'obéisse et que je me sacrifie !

LAMBRO.

Un étranger oserait porter le nom de mes maîtres ?

LA COMTESSE.

Aimerais-tu mieux qu'il s'éteignit sous le capuchon d'une duègne ?

LAMBRO.

J'ai mal compris... mal entendu... Tu veux t'assurer que l'âge n'a pas glacé mon cœur et que ma fidélité ne s'est pas démentie. C'est une épreuve, n'est-ce pas ?

LA COMTESSE.

C'est la vérité, Lambro.

LAMBRO.

Alors, femme, retourne sur tes pas !

BARBARA, aux autres dames.

Ah ! mon Dieu ! il est capable de nous laisser mourir à la porte !

LA COMTESSE.

Lambro !.. tu oublies qui je suis !.. Cette demeure est la mienne et je t'ordonne de m'en ouvrir la porte à l'instant même ! Venez, mesdames suivez-moi.

LAMBRO, les arrêtant.

Arrière ! beaux oiseaux de passage !

## COUPLETS.

## I

Comme un chien fidèle,  
**Autour de ces lieux**  
 Je fais sentinelle,  
 Le sommeil jamais ne ferme mes yeux !  
 Rien n'émeut mon âme !  
 Ni seigneur, ni roi,  
 Ni diable, ni femme....  
 Nul ne franchira ce seuil malgré moi !

LES DAMES.

Ni seigneur, ni roi !

LAMBRO.

Ni diable, ni femme,  
 Ni femme, ni roi !

LA COMTESSE. •

Que notre détresse,  
 Lambro, t'intéresse,  
 Laisse-toi fléchir !

LES DAMES.

Faut-il pleurer pour t'attendrir ?

LAMBRO.

## II

**Mensongères larmes,**  
 Doux regards d'amour,  
 J'échappe à vos charmes,  
 Dieu m'a fait aveugle, insensible et sourd.  
 Rien n'émeut mon âme !  
 Ni seigneur, ni roi,  
 Ni diable, ni femme,  
 Nul ne franchira ce seuil malgré moi !

LES DAMES.

Ni seigneur, ni roi !..

LAMBRO.

Ni diable, ni femme,  
 Ni femme, ni roi !

Lambro rentre dans le château et sur la fin de la ritournelle, il ferme brusquement la porte.

## SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins LAMBRO.

BARBARA, avec un désespoir comique.

Je meurs !

LA COMTESSE, riant.

Ah ! ah ! ah ! vous vouliez des aventures, de l'imprévu !..  
en voilà !

CASILDA, reparaissant sur le seuil de sa chaumière.

Puisque ce vieux Lambro refuse de vous ouvrir les portes  
du château, venez vous reposer chez moi, senora ! vous y  
trouverez de l'ombre, du lait, des fruits magnifiques et un  
bon cœur pour vous les offrir.

LA COMTESSE, gaiement.

J'accepte !... (Aux dames.) Allons, Mesdames, commençons  
l'inspection de mes domaines par la chaumière de Casilda !...  
(Elle entre suivie des dames dans la maison de Casilda. — Musique à  
l'orchestre.)

## SCÈNE IX

KALED, LARA.

Ils paraissent au fond et s'avancent lentement en regardant autour d'eux.

Lara porte le costume des chrétiens prisonniers sur la côte d'Afrique,  
ses traits sont brûlés par le soleil ; il soutient Kaled qui semble acca-  
blé de fatigue.

DUO.

LARA,

Regarde, enfant, c'est la patrie,  
Rivage heureux, terre chérie,  
Eden qu'autrefois j'ai quitté !  
C'est l'espérance, c'est la vie...  
C'est le jour et la liberté !

KALED.

Pour moi, je n'ai plus de patrie !  
Mais que la joie enfin sourie  
A ton cœur longtemps agité !  
Dispose à ton gré de ma vie,  
De mon sort, de ma liberté !

LARA, gaiement.

Allons, Kaled, sèche tes larmes !  
 Plus de dangers et plus d'alarmes,  
 Le sort semble avec nous se réconcilier  
 Et nous touchons enfin un sol hospitalier !

KALED.

Si je soupire encor, que ton cœur me pardonne,  
 Tes amis te r'ouvrent leurs bras ;  
 Moi, cher maître, on ne m'attend pas !

LARA.

Non, non, au-devant de mes pas,  
 Tu ne verras venir personne !  
 Nul, dans ces lieux, ne se souvient de moi ;  
 En étranger, j'y rentre comme toi !  
 Mais qu'importe ! — le ciel rayonne !  
 Et les flots et les vents et les bois d'alentour  
 Tout semble s'animer pour réter mon retour !

ENSEMBLE.

LARA.

Regarde, enfant, c'est la patrie !  
 Rivage heureux, terre chérie,  
 Eden, qu'autrefois j'ai quitté !  
 C'est l'espérance, c'est la vie,  
 C'est le jour, et la liberté !

KALED.

Pour moi, je n'ai plus de patrie !  
 Que le bonheur enfin sourie,  
 A ton cœur longtemps agité !  
 Dispose à ton gré de ma vie,  
 De mon sort, de ma liberté !

LARA.

Tiens, voici de l'ombre, tu es fatigué, viens là, viens t'asseoir et te reposer près de moi. (Il le conduit vers la fontaine, le fait asseoir et reste debout.)

KALED, après un temps.

Qu'on est bien ici !... écoute, Conrad, comme la brise chante doucement dans les arbres ! sens-tu quels doux parfums elle nous apporte ! — Oh !... comme les fleurs de ton pays sont jolies !... tiens, donne-moi celle-là, celle qui penche vers nous son calice d'argent... (Lara la prend et la lui donne.) Maintenant, adieu terre d'Afrique, adieu pour toujours ! j'ai cueilli une fleur sur le sol étranger, c'est là qu'il me faudra vivre, aimer et mourir ! (Ses yeux se ferment.)

LARA.

Dors, enfant, dors confiant dans ta jeunesse ; dans le Dieu que tu sers et dans l'ami qui veille sur ton repos.

KALED.

Moi aussi, maître, je veillerai sur le tien, toujours!... toujours!... (Il s'endort.)

LARA, le regardant.

Quel calme ! quel doux sommeil ! Heureux qui peut dormir ainsi. (Il s'appuie tout pensif contre un des arbres qui ombragent la fontaine.)

## SCÈNE X

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, à Casilda qui sort avec elle de la chaumière.

Va, chère petite, va rassembler tes amis, tes compagnes ! je veux les voir, je veux qu'on apprenne à connaître et à aimer la comtesse de Lara ! (A ce nom, Lara se retourne vivement et fait un pas vers la comtesse ; tous deux se regardent avec surprise. Casilda s'éloigne.)

LARA, à part.

La comtesse de Lara !

LA COMTESSE.

Qui êtes-vous ?

LARA.

Un soldat qui retourne au foyer de ses pères après une longue captivité.

LA COMTESSE.

En effet... ces vêtements... vous arrivez ?...

LARA.

Du rivage d'Afrique.

LA COMTESSE.

Et cet enfant qui dort ?

LARA.

Le désert est sa patrie.

LA COMTESSE.

Est-il chrétien ?

LARA.

Non. Je l'ai recueilli dans un village livré aux flammes. Il ne m'a plus quitté.



LA COMTESSE.

Il n'avait donc ni parents, ni amis?

LARA.

Ils étaient morts!

LA COMTESSE.

Pauvre enfant!

LARA.

Son âme est généreuse et forte!

LA COMTESSE, s'approchant de Kaled.

Oh! la charmante figure! (Kaled rouvre les yeux, se lève brusquement et se réfugie près de Lara.)

KALED, après un temps.

Que me veut cette femme?

LA COMTESSE, s'approchant.

Rassure-toi, cher enfant! cette femme sera ton amie, si tu le veux.

KALED.

Qui es-tu?

LA COMTESSE.

L'héritière de ce domaine, la maîtresse de ce château où je suis née.

LARA, à part.

Camille! -

KALED.

La maîtresse de ce château! — tu n'as donc pas de maître, toi?

LA COMTESSE, souriant.

Pas encore; mais je vais m'en donner un, le plus terrible de tous; ce soir j'aurai fait choix d'un époux.

LARA.

Vous, madame?

LA COMTESSE.

Je dois me soumettre aux ordres du roi.

KALED.

Te soumettre!... tu en aimes donc un autre?

LA COMTESSE.

J'aime... un souvenir... une ombre, le fiancé que j'ai attendu pendant de longues années et dont le nom fait encore battre mon cœur quand on le prononce devant moi.

KALED.

Les femmes de mon pays meurent quand celui qu'elles aiment les trahit ou les oublie. (A Lara.) Viens, partons !

LA COMTESSE.

Arrête enfant, où vas-tu ?

KALED.

Voici mon maître à moi, je vais où il lui plaît d'aller !

LA COMTESSE.

Et si je priais ce maître de te confier à mes soins...

KALED, se pressant contre Lara avec crainte.

Oh !... maître !...

LARA, avec attendrissement et pressant les mains de Kaled dans les siennes.

Kaled ne peut me quitter ! sa vie est liée à la mienne pour toujours !

KALED.

Quand l'Arabe s'engage dans le désert il fait choix d'une étoile qui le protège et le guide. J'ai mon étoile aussi !... marchons !

TRIO ET FINAL.

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

S'il faut nous dire adieu,  
Chassons tout noir présage,  
Partez et bon courage !  
Je vous confie à Dieu !

LARA et KALED à la Comtesse.

Il faut vous dire adieu !  
Aucun mauvais présage  
Ne trouble mon courage,  
Je me confie à Dieu !

LA COMTESSE, les yeux fixés sur Kaled.

Tant de grâce, tant de jeunesse !  
Pauvre enfant, je plains ton malheur !

LARA.

Dieu vous garde, noble comtesse.  
A vous la joie et le bonheur !

KALED, à part, observant le visage de Lara.

Hélas ! quelle sombre tristesse,  
En la quittant trouble son cœur !  
Ses yeux restent fixés sur elle !..

LA COMTESSE, à part.  
Etrange regard !..

LARA, à part.  
Qu'elle est belle !

REPRISE ENSEMBLE.

LA COMTESSE.  
S'il faut nous dire adieu  
Chassons tout noir présage  
Partez et bon courage !  
Je vous confie à Dieu !

LARA et KALED.  
Il faut nous dire adieu !  
Aucun mauvais présage  
Ne trouble mon courage,  
Je me confie à Dieu !

LA COMTESSE.  
Adieu !..

KALED et LARA s'éloignant.  
Adieu !

La comtesse les suit du regard. On entend une musique de fête à l'orchestre.

FINAL.

SCÈNE XI

LA COMTESSE, CASILDA, ANTONIO, LE MARQUIS,  
EZZELIN, SEIGNEURS ET DAMES, PAGES, PAYSANS ET  
PAYSANNES.

CHOEUR.

ENSEMBLE.

LES PAYSANS.  
Salut, chère maîtresse !  
Le bonjour, l'allégresse  
Suivent partout vos pas !  
Jour de fête et de joie !  
C'est Dieu qui vous envoie ;  
Ah ne nous quittez pas !

LES SEIGNEURS.  
Salut, noble comtesse !  
A ces chants d'allégresse,  
A ces joyeux ébats,  
Nous mêlons notre joie !  
Le Dieu qui vous envoie  
Ramène ici nos pas !

LA COMTESSE.

Merci, mes bons amis, merci de votre hommage, !  
Vous, galants chevaliers, soyez les bienvenus.

LES SEIGNEURS.

A vos pieds désormais nous voici retenus,  
Et notre cœur est fier de notre doux servage !

Le ciel s'est obscurci peu à peu. — Le tonnerre gronde. — Quelques éclairs sillonnent l'horizon.

LE MARQUIS.

Nous sommes revenus à temps, c'est un orage.

LA COMTESSE.

Allons, marquis, montrez votre courage !

EZZELIN.

C'est à vous de nous faire ouvrir.

LA COMTESSE.

Et s'il le faut,

De bon cœur je vous autorise  
A prendre la maison d'assaut !

LE MARQUIS.

Je me charge de l'entreprise !

LES PAYSANS, avec mystère.

Attendez !... de la vieille tour  
Où mourut notre maître,  
Tous les ans à pareil jour,  
On voit s'éclairer la fenêtre.

La fenêtre de la tour s'éclaire tout à coup.

TOUS.

Voyez, voyez s'éclairer la fenêtre  
De la vieille tour.

LE MARQUIS, revenant du fond.

Chut ! quelqu'un vient.

LA COMTESSE.

Lambro s'est ravisé peut-être.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, LAMBRO, pâle, les cheveux en désordre et en proie à une agitation extrême paraît sur le seuil du château un flambeau à la main.

LAMBRO.

Au nom du comte de Lara,  
Seigneurs et paysans, tous tant que vous voilà !  
A me suivre je vous invite !  
Mon maître attend votre visite !

Il est là !

Je vous promets fête et gala !

TOUS, riant et se moquant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Il est fou le pauvre diable,  
La nouvelle est incroyable !

LAMBRO.

Il est là !...

Venez, obéissez au comte de Lara !

TOUS, riant.

Ah ! ah ! ah ! ah !

LES DAMES à la comtesse.

Ah ! de grâce, évitons la pluie et le tonnerre !

LA COMTESSE, rêveuse.

Soit, — entrons !...

EZZELIN.

Cher marquis, quel est donc ce mystère ?

TOUS.

Entrons, entrons, suivons ses pas !

CASILDA à Antonio.

Viens-tu, poltron ?

ANTONIO.

Je n'ose pas !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LES SEIGNEURS.

Entrons, noble comtesse,  
Ici les chants d'ivresse  
Et l'orage là-bas !...  
Ce nid d'oiseau de proie  
Va s'ouvrir à la joie !  
Le plaisir suit vos pas !

LES PAYSANS.

Chez vous, chère maîtresse,  
Le plaisir, l'allégresse  
Ont devancé vos pas !  
Jour de fête et de joie !  
C'est Dieu qui vous envoie  
Ah ! ne nous quittez pas !

Lambro qui s'est tenu sur le seuil son flambeau à la main, entre précédant Ezzelin et la comtesse dans le château. Le marquis et les seigneurs se disposent à les suivre avec les dames. L'orage éclate ; l'orchestre reprend le refrain de la chanson.

Quand le comte de Lara...  
Dans son château rentrera.

---

---

# ACTE DEUXIÈME

Une riche galerie fermée au fond par de vastes rideaux.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

LAMBRO, PAGES ET VALETS. — Musique à l'orchestre.

LAMBRO, aux valets.

Suivez-moi... suivez-moi, vous autres! Que chacun reprenne ici son emploi et son rang; le maître est de retour! Qu'on laisse passer les gens de M. le marquis. — Montrez le chemin aux pages de madame la comtesse. (Il sort avec les pages et les valets.)

## SCÈNE II

LE MARQUIS, FABIO, LES SEIGNEURS, puis EZZELIN.

LE MARQUIS.

En vérité, messieurs, nous marchons de surprise en surprise, et je commence à me réconcilier avec ce vieux château. Le dedans vaud mieux que le dehors.

FABIO.

Ce brave Lambro lui-même, quand on le voit de près n'a plus l'air aussi farouche. Il ne songe plus à nous arquebuser; au contraire, c'est le valet le plus poli, le plus empressé...

LE MARQUIS.

Et le plus complètement fou que j'aie vu de ma vie. Il paraît qu'il est sujet à des accès périodiques du genre de celui-ci.

FABIO.

Quoi qu'il en soit, nous lui devons de n'être pas restés à la porte par une pluie battante.

LE MARQUIS.

Voilà ce qu'il y a de plus clair et quant au soi-disant comte Lara, ma foi, nous y croirons quand nous l'aurons vu.

FABIO.

Oui, c'est plus sûr.

EZZELIN, s'avançant.

Libre à vous, messieurs, de douter encore, mais, moi, je ne doute plus. (Portant la main à son cœur.) Je sens là que c'en est fait de mes plus chères espérances et que cet homme vient me ravir mon bonheur.

LE MARQUIS.

Bon! voilà mon jaloux qui se réveille!

EZZELIN.

Ne rallez pas, marquis, j'ai le cœur plein de sombres pressentiments.

LE MARQUIS.

Messieurs, voici la comtesse et toutes ces dames!

## SCÈNE III

LES MÊMES, LA COMTESSE, BARBARA, DAMES ET SUIVANTES, puis LAMBRO,

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LES DAMES.

Quels somptueux apprêts!  
Quelle magnificence!

LES SEIGNEURS, riant entre eux.

Messieurs, l'heure s'avance,  
Un peu de complaisance,  
Attendons en silence,  
Et nous verrons après.

LA COMTESSE.

Qu'il tarde à paraître  
Le seigneur et maître  
De ce vieux manoir!



En son beau domaine  
Le ciel le ramène !  
Je vais le revoir !

EZZELIN, à part.

Comme au devant de lui son cœur joyeux s'élançe !  
Pas un regard pour moi !

LE MARQUIS.

Cher ami, calme-toi !

LES DAMES.

Quels somptueux apprêts !  
Quelle magnificence !

LES SEIGNEURS.

Messieurs l'heure s'avance,  
Attendons en silence !

LAMBRO, paraissant au fond.  
Le comte de Lara !

EZZELIN.

Plus un mot, le voilà !

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LARA, KALED.

Lara, vêtu du riche costume de cour des seigneurs espagnols au quinzième siècle, la main appuyée sur l'épaule de Kaled tout habillé de noir, entre par la porte du fond.

LA COMTESSE, à part et très-émue.

Que vois-je ?... ce soldat, ce captif, c'était lui !...

LES SEIGNEURS, à part à Ezzelin.

Faisons-lui bon visage et cache ton ennui.

LARA, s'avançant.

Soyez les bienvenus sous mon toit solitaire,  
Nobles dames, et vous, jeunes galants de cour,  
Je ne m'attendais pas en touchant cette terre,  
A trouver tant d'amis pour fêter mon retour !

Il s'approche de la comtesse dont il baise galamment la main.

## ENSEMBLE.

EZZELIN et LES SEIGNEURS.

Voyez le trouble qui l'agite,  
Le bonheur se lit dans ses yeux.

LES DAMES.

Ici le plaisir nous invite,  
Le plaisir seul règne en ces lieux.

LAMBRO, se frottant les mains.

Ma vieille gaité ressuscite,  
Je suis content !.. je suis joyeux !

LA COMTESSE, à part.

D'où vient le trouble qui m'agite ?  
Je n'ose plus lever les yeux,

LARA.

Ici le plaisir vous invite,  
Tout obéit à vos beaux yeux !

KALED, à part.

D'où vient le trouble qui l'agite ?  
Le bonheur se lit dans ses yeux.

LARA.

Voici l'heure  
De r'ouvrir au plaisir cette antique demeure !  
Vous vouliez visiter mon palais ; n'est-ce pas ?  
Eh bien, suivez-moi donc, je guiderai vos pas.

De la folie  
Qui nous convie  
Suivons les lois !  
Et pour vous plaire  
Que tout s'éclaire !  
Comme autrefois !

LE CHOEUR.

A votre voix  
Comme autrefois  
Que tout s'éclaire !

LARA.

Que jusqu'au jour  
L'écho répète  
Serments d'amour  
Et chants de fête !  
Et que demain  
La pâle aurore  
Nous trouve encore  
Le verre en main !

CHOEUR.

Et que demain  
La pâle aurore  
Nous trouve encore  
Le verre en main !

Lara offre sa main à la comtesse et sort avec elle, suivi par les dames et les seigneurs. Kaled suit Lara des yeux.

## SCÈNE V

KALED, LAMBRO.

LAMBRO.

Tu regardes ton maître, jeune page ! Tu es fier, n'est-ce pas, de consacrer ta vie à servir un si noble seigneur ! Ah ! si j'avais ton âge !... je ne céderais à personne le droit de porter sa bannière dans les tournois et de lui boucler ses éperons un jour de bataille ! (Kaled vient s'asseoir à l'avant-scène et reste pensif, pendant que Lambro se rapproche et continue.) Quand son père s'est éteint dans mes bras : « Lambro, m'a-t-il dit, je pardonne à l'enfant prodigue, sois le gardien de son héritage ! » Eh bien, tu as vu ce palais conservé dans tout son éclat, ces tapis, ces tentures et ces vases pleins d'or où, pendant dix années, vinrent s'entasser les revenus de nos vastes domaines ! Voilà comme Lambro a rempli sa mission beau page ! voilà ce qui a fait tomber une larme des yeux de Lara lorsqu'il m'a tendu la main et m'a dit : « Tu es un fidèle serviteur ! »

KALED, à part.

Pourquoi Conrad fait-il tout cela ? Ce nom de Lara, ces titres, ces richesses qui ne sont pas à lui, pourquoi les prend-il ? Qui donc veut-il tromper ? qui donc veut-il séduire ?

LAMBRO.

Que je vive quelques jours encore ! que je voie la cour d'honneur se remplir d'équipages et de riches coursiers, la chapelle étinceler de mille feux, et le prêtre, devant l'autel, bénir le comte et sa belle fiancée... et que je m'endorme après pour toujours !... ma vie sera complète !

KALED, se levant.

Que parles-tu de fiancée et d'union !... Un homme ne peut prendre pour épouse une femme qu'il n'a jamais vue et qu'il n'aime pas.

LAMBRO, souriant.

Tu es trop jeune pour connaître le passé et pour deviner l'amour dans un geste, dans un regard.

KALED.

L'amour !

LAMBRO.

Oui, c'est l'amour qui ramène le comte Juan près de la belle Camille !... c'est l'amour qui faisait tout à l'heure trembler sa main dans la sienne.

KALED, à part.

Oh ! s'il disait vrai, pourtant !

LAMBRO.

Bientôt tu les verras fuir le monde et ne se plaire que dans la solitude où les âmes s'épanchent et s'enchaînent... bientôt ma présence, la tienne même, beau page favori, deviendra pour eux une gêne, un supplice !... Egoïstes à deux, comme tout ce qui aime, ils n'auront plus qu'une pensée, un cœur, une âme !...

KALED, à part.

Non... non... cela ne peut pas être !...

LAMBRO.

Bientôt enfin, nobles et vassaux viendront en foule pour la fête des fiançailles !...

KALED, à part.

Non !... cela ne sera pas ! (Il sort précipitamment.)

## SCÈNE VI

LAMBRO, puis CASILDA et ANTONIO.

LAMBRO.

I

Bientôt les cloches sonneront,  
Les vassaux danseront !  
Le vieux vin de nos treilles  
Jaillira des bouteilles !

Et jusqu'au matin les amis boiront!  
 Plus d'ennui, plus de tristesse  
 Tout se ranime enfin! tout est joie et chanson.  
 Je retrouve ma jeunesse,  
 Et je danse et je ris comme un jeune garçon!

ANTONIO, entrant avec Casilda.

Vois donc ! vois donc ! le vieux Lambro qui danse...

LAMBRO, les apercevant.

C'est vous mes chers amis.  
 Venez, ne craignez rien... ce soir tout est permis.

CASILDA, étonné.

Que dit-il ?

ANTONIO, bas.

Le bon homme est, je crois, en danger.

LAMBRO.

II

Bientôt les écus sonneront,  
 Sauteront, danseront!  
 Chez le plus pauvre hère  
 On fera bonne chère  
 Et l'on mariera ceux qui s'aimeront!  
 Plus d'ennui, plus de tristesse,  
 Tout se ranime enfin, tout est joie et chanson.  
 Je retrouve ma jeunesse  
 Et je danse et je ris comme un jeune garçon!

CASILDA et ANTONIO.

La joie et le bonheur lui troublent la raison!  
 Il danse, chante et rit comme un jeune garçon!

LAMBRO.

Allons, approchez tous les deux, et n'ayez plus peur !

ANTONIO.

Peur !... ah !... par exemple... nous n'avons jamais eu peur.

LAMBRO, tendant le bras vers lui.

Tiens... (Antonio recule effrayé.) Tiens, imbécile, voilà ta bourse !

ANTONIO, prenant la bourse en tremblant.

Ah!... bah!... vraiment!... vous êtes assez bon pour me la rendre?

LAMBRO.

Crois-tu que je voulais la garder?

CASILDA, bas à Antonio.

Il n'y a peut-être plus rien dedans.

ANTONIO, qui a ouvert la bourse.

Mais si... au contraire... elle me semble plus lourde qu'auparavant.

LAMBRO.

Et toi, fillette, puisque tu aimes ce grand nigaud et que tu tiens à l'épouser, tends aussi les mains, voilà pour ta dot! (Il lui donne quelques pièces d'or.)

CASILDA, sautant de joie.

Oh! regarde donc, Antonio!

LAMBRO.

Ah! ah! maintenant vous ne pensez plus à me faire pendre.

ANTONIO.

Non!... non!... et le premier qui s'avise de vous traiter de vieux sorcier...

LAMBRO, gaiement.

C'est lui qui sera pendu!

CASILDA, bas à Antonio.

Si tout cet or là ne fond pas au soleil, c'est à n'y rien comprendre!

LAMBRO.

Eh! vite... sauvez-vous!... voilà notre jeune maîtresse qui s'avance.

CASILDA et ANTONIO.

Dona Camille!

LAMBRO.

Arrière, vilains, arrière, vous dis-je. (Casilda et Antonio se sauvent par la droite. Camille vient du fond; elle tend la main à Lambro qui s'incline, lui baise la main respectueusement et sort par la gauche.)

## SCÈNE VII

LA COMTESSE.

## ROMANCE

D'un passé qui déjà s'efface  
 Mon cœur me parle encor tout bas ;  
 Partout j'en retrouve la trace,  
 Il s'éveille au bruit de mes pas.  
 O souvenirs de mon jeune âge  
 Je vous sens revivre en mon cœur !  
 Doux rêve, souriante image,  
 Vous me rendez tout mon bonheur!

Comme un essaim d'oiseaux fidèles,  
 Tous mes beaux songes d'autrefois,  
 En chantant entr'ouvrent leurs ailes  
 Et se raniment à ma voix!  
 O souvenirs de mon jeune âge  
 Je vous sens revivre en mon cœur !  
 Doux rêve, souriante image,  
 Vous me rendez tout mon bonheur!

## SCÈNE VIII

LA COMTESSE, LARA.

LARA, accourant vers elle.

Camille !... chère Camille !...

LA COMTESSE, le regardant avec tendresse.

Oh ! vous aussi je vous retrouve, je vous regarde et c'est bien Lara !... c'était lui déjà, n'en doutez pas, ou plutôt son souvenir toujours vivant dans ma pensée qui, à mon insu, m'avait intéressée au pauvre soldat et qui me faisait toute triste et presque désolée quand je le vis s'éloigner en me disant adieu !

LARA.

Ah ! cet adieu, mes lèvres seules l'avaient prononcé !... mon âme était déjà sans force pour accomplir un pareil sacri-

fice ! Vous avoir revue si belle, si séduisante et renoncer à vous voir encore n'était plus possible ! — Soyez fière, Camille, de la victoire qui me ramène à vos pieds.

LA COMTESSE.

Aviez-vous donc juré de ne jamais revenir ?

LARA.

J'avais juré de revoir ma terre natale comme un voyageur qui accomplit un pèlerinage et qui passe ! Hélas ! j'ignorais encore tant de grâce et tant de charmes ! A leur vue j'ai senti que nul ici-bas n'est maître de sa destinée. Alors je suis rentré dans l'antique manoir de mes pères !... Ces titres qui sont les miens, ces richesses qui m'appartiennent et auxquelles j'avais renoncé, j'ai voulu les reprendre... pour vous en faire hommage ! A vous donc, ô ma belle fiancée, à vous les trésors entassés dans cette noble demeure ! Je n'en veux garder qu'un seul et c'est de vous encore que je veux le tenir.

LA COMTESSE, souriant.

Le voilà ! (Elle lui tend la main.)

#### DUO ET TRIO

LARA.

O rêve ! ô joie enchanteresse !  
Oublions soucis et remords ;  
Amour, je cède à ton ivresse,  
Je m'abandonne à tes transports !

LA COMTESSE.

O rêve ! ô joie enchanteresse !  
D'un amant, oublions les torts ;  
Amour, je cède à ton ivresse,  
Je m'abandonne à tes transports !

A Lara, lui tendant la main.

De vous appartenir je suis heureuse et fière !

LARA.

Mon cœur est inondé de joie et de lumière !

#### REPRISE DE L'ENSEMBLE

Kaled parait au fond. — Il soulève une draperie et écoute sans être vu.



## SCÈNE IX

LES MÊMES, KALED.

LARA.

Devant tous à la cour,  
Lara reprend sa place ;  
Tout le passé s'efface  
Et s'enfuit sans retour.

LA COMTESSE, souriant.

De ce passé plein de mystère  
Il faut pourtant m'instruire un jour !

LARA.

Non, non... jamais !

LA COMTESSE.

Pourquoi vous taire ?

Je prévois d'étranges aveux.  
Parlez à l'instant, je le veux !

LARA.

De grâce !

LA COMTESSE.

Non, non, point de grâce !  
Parlez ou je quitte la place.

Elle fait un mouvement comme pour sortir. — Kaled laisse retomber la draperie.

LARA, retenant la comtesse.

Camille !...

LA COMTESSE.

Eh ! quoi, vous pâlissez,  
Vous détournez les yeux ! Il suffit, c'est assez.

LARA, la retenant encore pendant que Kaled reparait et écoute.  
Pourquoi troubler déjà le rêve qui m'enchanté ?  
Ne m'interrogez plus... vous saurez tout demain !

LA COMTESSE.

Gardez votre secret... Heureuse et confiante  
Je n'interrogez plus... et je vous tends la main !

Lara saisit la main de la comtesse et la porte à ses lèvres. — Kaled fait un mouvement qu'il réprime aussitôt.

## ENSEMBLE

LA COMTESSE.

O rêve ! ô joie enchanteresse !  
 D'un amant oublions les torts ;  
 Amour, je cède à ton ivresse,  
 Je m'abandonne à tes transports !

LARA.

O rêve ! ô joie enchanteresse !  
 Oublions soucis et remords ;  
 Amour, je cède à ton ivresse,  
 Je m'abandonne à tes transports !

KALED, à part.

O rage ! ô douleur qui m'opresse !  
 Un seul mot a changé mon sort.  
 Il l'aime ! hélas... et leur tendresse,  
 Pour moi, c'est l'oubli, c'est la mort !

Kaled laisse retomber la draperie et s'avance brusquement.

LARA.

Kaled !

LA COMTESSE, allant à lui.

Ah ! cher enfant... nous t'avions oublié, viens, viens près de moi. ( Elle va pour lui prendre la main, Kaled la retire. ) Te fais-je peur !

KALED, froidement.

Non !

LA COMTESSE.

Alors pourquoi me fuir ? Les sages de ton pays t'auraient-ils enseigné que les femmes du mien sont perfides et que leur amitié est dangereuse.

KALED.

Peut-être !

LA COMTESSE.

Mais voyez donc, Lara, le voilà tout pâle et tout ému !

LARA, s'approchant de Kaled.

Kaled est surpris des merveilles qui frappent ses regards. Il s'étonne du brusque changement qui s'est opéré dans notre destinée.

KALED.

Il m'effraie... pour toi.

LARA, souriant.

Il me croit le jouet de quelque enchantement et il craint que d'un seul coup de baguette tout l'édifice de ma grandeur ne vienne à s'écrouler. (Avec bonté.) Que ton âme se rassure,

cher Kaled ; après une longue nuit d'orage, un jour plus pur et plus calme se lève enfin, et je n'ai rien à redouter si tous ceux que j'aime me restent fidèles !

KALED.

Alors c'est pour moi seul qu'il faut craindre.

LA COMTESSE.

Tu es jaloux, n'est-ce pas ? tu crains qu'un peu d'amour pour moi au cœur de Lara, n'étouffe l'amitié sainte qu'il t'a vouée. Ne lui fais pas cette injure ! Pour toi, Lara sera toujours un frère, et, moi, je deviendrai ta sœur !

KALED, vivement.

Maître, laisse-moi partir !...

LARA.

Partir !... me quitter !... toi !...

KALED.

Tu es riche maintenant, achète une barque, des hommes et qu'ils m'emmenent, te dis-je ! je veux quitter ce pays qui n'est pas le mien ! je veux retourner au désert.

LARA.

Non... non... ne me quitte pas, Kaled ! reste et reprends auprès de nous la gaieté, compagne de ton âge. Si c'est la patrie que tu regrettes, nous tâcherons de l'environner de souvenirs qui consolent et qui calment ! — Vois cette mandore, on dit qu'un captif arabe l'offrit à Lara en souvenir de l'hospitalité qu'il en avait reçue. Comme lui tu viendras t'asseoir sous les orangers de la terrasse, et quand les étoiles brilleront aux cieux nous chanterons ensemble les légendes de ton pays.

LA COMTESSE, prenant la mandore.

Je les apprendrai de ta bouche, Kaled, pour les redire avec toi au maître qui t'a sauvé la vie... au fiancé que le ciel m'a rendu. (Elle présente la mandore à Kaled. — Kaled s'assoit sur des coussins et prélude par des accords mélancoliques au chant qui va suivre.)

LA COMTESSE.

Ecoutez, Lara, écoutez.

KALED.

CHANSON ARABE.

A l'ombre des verts platanes

## LARA.

Où dorment les caravanes,  
Mohamed est de retour.

Il ramène sous sa tente  
Une épouse souriante  
Et fière de son amour.

A ses pieds elle sommeille ;  
Mirza seule écoute et veille  
Sous les rochers d'alentour.

A l'ombre des verts platanes,  
Où dorment les caravanes,  
Mohamed est de retour.

Comme on voit dans l'air limpide,  
Sur la gazelle timide,  
Soudain fondre un noir vautour,

Dans sa colère fatale,  
Mirza frappe sa rivale  
Et ferme ses yeux au jour.

La comtesse s'approche vivement de Lara.

KALED, continuant l'air, les yeux fixés sur la comtesse.

A l'ombre des verts platanes  
Où dorment les caravanes,  
Mohamed est de retour.

LA COMTESSE, bas à Lara en lui montrant Kaled.

Lara !... c'est une femme !

LARA, entraînant la comtesse.

Venez !... venez !... (Il entraîne la comtesse.)

## SCÈNE X

KALED, EZZELIN, paraissant au fond.

EZZELIN.

Ensemble !... Encore ensemble !

KALED.

Mirza était une fille du désert, courageuse et forte ! (se levant brusquement et rejetant la mandore.) Et pourquoi Mohamed en aimait-il une autre ?

EZZELIN.

Hier encore elle écoutait mes aveux !... Elle y répondait par

un doux sourire !... Et maintenant !... (apercevant Kaled qui l'écoute et allant à lui.) Tu étais là, près d'eux !... Que se disaient-ils ?

KALED.

Qu'as-tu besoin de le savoir ?

EZZELIN.

Ah ! tu ne sais pas, toi, quel tourment me ronge le cœur ! Cette femme qui était ici avec ton maître, cette femme dont la beauté séduit et captive tous ceux qui l'approchent, apprends que je l'aime, que je l'adore !

KALED.

Toi !

EZZELIN.

Comprends-tu maintenant ce que je souffre en la voyant tout entière occupée de ce Lara, de ce fiancé que l'enfer ramène pour mon malheur !

KALED.

Oui, oui !... je le comprends... ton sang bouillonne, n'est-ce pas ? ta tête s'égaré ! — Mais réponds : — Dans votre croyance un homme outrage-t-il Dieu et se déshonore-t-il lui-même par le mensonge ?

EZZELIN.

Rien ne peut le rendre plus méprisable !

KALED.

Même aux yeux de la femme qu'il aime et qu'il trompe pour s'élever jusqu'à elle ?

EZZELIN.

Oui ! si cette femme est noble et fière comme Camille ! — Mais achève, je t'en conjure ! que je sache enfin s'il est aimé ! ne me laisse pas en proie à ce doute affreux.

DUO

EZZELIN.

La jalousie est un poison,  
La jalousie est une flamme  
Qui consume le cœur et l'âme  
Et trouble à jamais la raison !

KALED, d'une voix lente et frémissante.

La jalousie est un poison,  
La jalousie est une flamme  
Qui consume le cœur et l'âme  
Et trouble à jamais la raison !

EZZELIN.

C'est une torture  
De tous les instants !

KALED.

C'est une torture  
De tous les instants !

EZZELIN.

C'est une blessure  
Qu'irrite le temps !

KALED.

C'est une blessure  
Qu'irrite le temps !

EZZELIN.

Atteinte mortelle !  
Souffrance cruelle  
Que rien ne guérit,  
Que tout aigrit  
Et renouvelle !

KALED.

Atteinte mortelle !  
Souffrance cruelle  
Que rien ne guérit,  
Que tout aigrit  
Et renouvelle !

ENSEMBLE.

La jalousie est un poison  
La jalousie est une flamme  
Qui consume le cœur et l'âme  
Et trouble à jamais la raison !

KALED.

Ecoute !..... ainsi que toi, je suis atteint de cette flamme  
qui dévore et donne le vertige !

EZZELIN, surpris.

Toi ?... Qui donc aimes-tu ?

KALED.

Que t'importe si ma jalousie peut servir la tienne !

EZZELIN.

Je ne te comprends pas !

VOIX, au dehors.

Vive Lara !... vive dona Camille !

KALED.

Entends-tu ces cris de joie ?... (Musique à l'orchestre.) Entends-tu cette fête qui commence ? Elle va célébrer leur bonheur ! car ils s'aiment... ils s'aiment!.. j'ai surpris leurs aveux, leurs serments...

EZZELIN.

Il est donc vrai!...

KALED.

C'est de leur amour qu'ils se parlaient, là, tout à l'heure!

EZZELIN.

Ah ! c'est trop souffrir !

KALED.

C'est se taire trop longtemps !

EZZELIN.

Que veux-tu dire ?

KALED.

Tu le sauras...viens !... suis-moi!... (Il le saisit par le bras, soulève une draperie et l'entraîne. Les rideaux du fond s'entr'ouvrent et laissent voir une grande salle magnifiquement éclairée. Au fond un escalier en marbre blanc, dont les degrés sont recouverts de riches tapis d'Orient, et qui conduit à une galerie ouverte sur des jardins. Des tables sont dressées pour le festin.)

## SCÈNE XI

LE MARQUIS, DONA BARBARA, ANTONIO, CASILDA, LAMBRO, DAMES ET SEIGNEURS, VASSAUX, PAGES, puis LARA ET LA COMTESSE.

FINAL

CHOEUR

O nuit charmante!

Nuit de plaisir!

## LARA.

Heure enivrante  
 Qu'il faut saisir !  
 Après la danse,  
 Joyeux festin !  
 Tout recommence  
 Jusqu'au matin.

Lara paraît au fond donnant la main à la comtesse.

LES VASSAUX ET LES PAYSANS.

Vive à jamais notre maître et seigneur !

LA COMTESSE, à Lara, à part.

Oui, Lara, je vous crois, et cependant j'ai peur !  
 Si vous ne l'aimez pas, je sais qu'elle vous aime ;  
 Sa présence en ces lieux troublerait mon bonheur ;  
 Qu'elle parte demain... ce soir... à l'instant même !..,

LARA.

Vous le voulez... Kaled obéira !..

LES VASSAUX et LES PAYSANS.

Longs jours ! honneur et gloire au comte de Lara !

LARA, à tous.

Partagez, mes amis, ma joie et mon ivresse ;  
 La comtesse de Flor devient votre maîtresse.

LA COMTESSE.

Mes amis, voici mon époux.

TOUS.

Saluons les nouveaux époux.

UN GROUPE DE SEIGNEURS.

Le comte me paraît digne de sa tendresse.

UN DEUXIÈME GROUPE.

Mais comment Ezzelin n'est-il pas parmi nous ?

LE MARQUIS.

Moi, c'est plutôt la faim que l'amour qui me presse.

LARA, qui a présenté la comtesse aux invités, revenant en scène avec elle

Maintenant, que chacun prenne place au festin ;  
 Buvons à mon heureux destin.

Pendant tout ce qui précède on a dressé deux grandes tables magnifique-  
 ment servies. Les paysans occupent la galerie du fond sur laquelle ils  
 dansent pendant la reprise du chœur et pendant que l'on se place pour  
 le repas.



## CHOEUR

O nuit charmante,  
Nuit de plaisir, etc.

LARA, se levant, une coupe à la main.

## I

Quand un Lara marchait en guerre,  
Tout tremblait au bruit de ses pas !  
Tout tremblait devant sa bannière ;  
Le Maure invoquait Dieu tout bas !

Tendant sa coupe à Lambro.

Versez le vin d'Espagne,  
Versez, amis, versez !  
Et que l'ivresse gagne  
Les cœurs les plus glacés !

## LE CHOEUR.

Versez le vin d'Espagne, etc.

On danse.

## LARA.

## II

Quand un Lara donnait son âme  
Pour deux beaux yeux brillants d'amour,  
Le roi complimentait la dame ;  
C'était fête et joie à la cour !...

Tendant sa coupe à Lambro.

Versez le vin d'Espagne,  
Versez, amis, versez !  
Et que l'ivresse gagne  
Les cœurs les plus glacés !

## LE CHOEUR.

Versez le vin d'Espagne,  
Versez, amis, versez !  
Et que l'ivresse gagne  
Les cœurs les plus glacés !

Ezzelin paraît avec Kaled sur l'escalier du fond.

## SCÈNE XII

LES MÊMES, EZZELIN, KALED.

## EZZELIN.

Assez de bruit... assez de chants de fête !  
Qu'à ma voix à l'instant tout se taise et s'arrête !

LARA.

TOUS.

Que dit-il ?

LARA, se levant.

Qui donc parle si haut ?

LAMBRO.

Par le ciel, c'est trop d'insolence !

LARA.

Qui donc ose chez moi commander le silence ?

EZZELIN.

Moi ! Tu m'écouteras... Je le veux... Il le faut !

A haute voix j'attends que tu declares

Que ce château n'est pas le tien,

Et qu'en ces murs tu n'as de droit sur rien !

Que ce titre dont tu te pares

Est un titre usurpé qui ne t'appartient pas,

Et qu'au piège croyant nous prendre,

C'est fausement que tu prétends descendre  
De la famille illustre des Lara.

TOUS.

O ciel !

LA COMTESSE ET LAMBRO.

Qu'ose-t-il dire ?

LARA.

Messieurs, demeurez tous, que nul ne se retire.

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

KALED, EZZELIN ET LES SEI-  
GNEURS.

Devant cet affront,

Devant { sa } menace,

Son âme se glace ;

Je vois déjà pâlir son front !

LE CHOEUR.

O cruel affront !

Étrange menace !

Tout mon sang se glace

Devant la pâleur de son front.

LARA.

O mortel affront !

O comble d'audace !

Sa folle menace

Ne fera pas pâlir mon front.

LA COMTESSE et LAMBRO.

O cruel affront !

Étrange menace !

Mon âme se glace !

Il pâlit ! Il courbe le front !

LA COMTESSE, à Lara, très-émue.

Répondez !

LE CHŒUR.

Répondez !

LAMBRO.

Non... ne t'abaisse pas  
 Jusques à lui répondre.  
 A nous de le punir, à nous de le confondre...  
 S'adressant aux vassaux.  
 Écrasons ce serpent qui rampe sous tes pas !  
 Lara les retient du geste.

EZZELIN.

De ce château, demain, s'il faut que l'on te chasse,  
 Je viendrai te jeter, moi, ton nom à la face.

LA COMTESSE.

Que dit-il ?...

LARA.

Il suffit ! A demain !...

EZZELIN.

A demain !

LARA.

Demain, je répondrai, mais l'épée à la main.

LA COMTESSE, troublée.

Lara !

KALED, à part et tremblant.

Dieu ! qu'ai-je fait ?...

LARA.

Que la fête s'achève ?

LA COMTESSE, à part.

Suis-je le jouet d'un rêve !...

EZZELIN, au fond.

A demain ?

Il s'éloigne.

LARA, reprenant sa coupe.

Allons, verse, Lambro, verse donc ! verse encor  
 Du vieux vin des Lara, remplis ma coupe d'or.

III

Quand un Lara venge un outrage,  
 Le ciel lui prête son appui.

L'honneur enflamme son courage  
Et Dieu même combat pour lui !

LAMBRO et LES VASSAUX.  
Oui, Dieu même combat pour lui  
Quand un Lara venge un outrage.

LARA.

Au souvenir des anciens preux,  
Buvons ce vin légué par eux  
A leurs neveux !

LES SEIGNEURS et LAMBRO.  
Au souvenir des anciens preux !

LES VASSAUX.  
Mortel affront !... sombre menace !...

LAMBRO et LES SEIGNEURS.  
Buvons ce vin légué par eux !...

LAMBRO, KALED, à part, et LA COMTESSE.  
De terreur mon âme se glace !...

LES SEIGNEURS.  
Buvons ce vin légué par eux  
A leurs neveux !...

LARA.

Versez le vin d'Espagne !  
Versez, amis, versez !  
Et que l'ivresse gagne  
Les cœurs les plus glacés

TOUS.

Versez... etc., etc.

(Tableau.)

---

## ACTE TROISIÈME

Une chambre du château. Au fond, à gauche, faisant face au public, un lit dans une alcôve entourée de grands rideaux en tapisserie. A droite une fenêtre et une porte ouvrant sur une galerie. Entre la fenêtre et la porte un grand portrait en pied du comte de Lara. — Au premier plan, à gauche, une petite porte masquée par une draperie.

---

### SCÈNE PREMIÈRE

LARA, KALED.

Au lever du rideau Lara vêtu d'une longue robe brodée d'or, est étendu sur le lit ; il dort. Kaled soulève lentement la tapisserie de droite ; il entre sans bruit et se dirige vers l'alcôve, une lampe à la main.

KALED.

Oui, je dois tout lui dire!...

Il le faut... je le veux!

Il pose la lampe sur un socle de marbre.

N'hésitons plus!... Courage!

Écartant les rideaux et après un temps.

Il dort... Ah! je respire!

Garde encore, ô mon cœur, tes douloureux aveux!

CAVATINE.

Dors.. dors... repose en paix, cher maître...

De ce passé qu'on veut connaître,

Perds en dormant le souvenir!

Conrad, hélas! ne peut renaitre

Que pour songer à me punir...

Dors.. dors... repose en paix, cher maître!...

Il laisse retomber la tapisserie qui ferme l'alcôve, puis il reprend la lampe, regagne la porte, jette un dernier regard vers Lara et sort. Le théâtre est dans une obscurité complète. Peu à peu, la musique change de caractère, des nuages masquent le devant de la décoration. Puis, tout à coup la musique devient plus animée, plus bruyante, et le nuage disparaît.

(Changement à vue.)

Une grotte sauvage ouverte sur la mer et éclairée par un brillant soleil,  
 A terre, des armes, des tapis, des étoffes précieuses, des coffres  
 pleins d'or.

## SCÈNE II

LARA (SOUS LE NOM DE CONRAD), KALED (SOUS LE NOM DE  
 GULNARE), PIRATES, ALMÉES et FILLES CAPTIVES.

Conrad, à demi couché à l'ombre sur des coussins de soie, regarde ses  
 compagnons d'armes diversement groupés, tandis que les almées et les  
 filles captives dansent au son de la guzla de Gulnare.

## CHOEUR

De la piraterie  
 Vivent les doux loisirs !  
 Sans lois et sans patrie,  
 A nous tous les plaisirs !  
 Sur ces rochers sauvages  
 Terreur des matelots,  
 Nous bravons les orages  
 Et le courroux des flots !

Danse.

## GULNARE.

Sur ces rives  
 Où captives,  
 Le destin vous soumet à la loi du vainqueur ;  
 Du hasard des combats oubliez la rigueur,  
 Et chassez par vos chants les soucis de son cœur.

## CHOEUR,

De la piraterie  
 Vivent les doux loisirs, etc.

## CONRAD, se levant.

Gais compagnons, hardis soldats,  
 Aujourd'hui le repos et demain les combats !

## AIR.

Sur la mer vaste et profonde,  
 Aussi loin que le flot bleu  
 Se soulève, et écume et gronde  
 Au souffle puissant de Dieu,  
 Aussi loin que va la brise  
 Et la tempête qui brise

Les mâts des plus fiers vaisseaux,  
Amis, voilà nos domaines!  
Sans souci des lois humaines,  
Nous sommes rois sur les eaux !

LES PIRATES.

Sans souci des lois humaines,  
Nous sommes rois sur les eaux !

CONRAD.

Mais regardez là-bàs... Est-ce une pâle étoile  
Attardée au milieu des brumes du matin ?  
Est-ce un oiseau de mer à l'horizon lointain ?

Non, non, c'est une voile !

C'est un galion  
Que Dieu nous envoie !  
Notre pavillon  
Dans l'air se déploie,  
Et comme un lion  
Qui fond sur sa proie,  
Mon hardi vaisseau  
S'élance sur l'eau !  
Allons, courage,  
A l'abordage !

A nous leurs coffres pleins d'or !  
A nous leur riche trésor !

LES PIRATES.

A nous leurs coffres pleins d'or !  
A nous leur riche trésor.

CONRAD.

Ah quelle vie !  
Digne d'envie !  
Quel beau métier !  
Toute la terre  
Est tributaire  
Du sîbustier !  
Tantôt c'est un village  
Que l'on surprend la nuit ;  
Et qu'on met au pillage ;  
Tout s'éveille et tout fuit !  
Tantôt d'un monastère  
Troublant le saint mystère,  
On arrache à l'autel  
Une fille du ciel !...  
Ah! quelle vie  
Digne d'envie !

Quel beau métier !  
Toute la terre  
Est tributaire  
Du sîbustier.

LE CHOEUR.

Ah ! quelle vie  
Digne d'envie !  
Quel beau métier !  
Etc., etc.

On entend un coup de canon dans le lointain.

GULNARE.

Chut... écoutez ! quel bruit a traversé l'espace ?  
C'est le canon qui gronde et c'est toi qu'on menace !

Elle s'élance au fond suivie par quelques pirates. Conrad saisit ses armes. Toutes les femmes se réfugient dans l'intérieur de la grotte et disparaissent derrière les rochers.

LES PIRATES, se réunissant autour de Conrad.

Avant de nous guider à de nouveaux combats,  
Conrad, te souviens-tu du serment qui nous lie ?

CONRAD.

Si jamais je l'oublie,  
Frappez ! n'hésitez pas !  
C'est la guerre qu'au monde avec vous je déclare.  
De ce monde à jamais comme vous rejeté,  
Je ne me souviens plus du nom que j'ai porté.  
De tous les miens enfin, je me sépare,  
Et quelque soit le sort  
Que le ciel me prépare,  
Je jure de rester Conrad jusqu'à la mort !

LES PIRATES

A toi, Conrad, à toi jusqu'à la mort !

GULNARE, revenant du fond.  
Vers notre île s'avance  
Un navire étranger !

LES PIRATES.

Amis, que l'on s'élance  
Au-devant du danger !

CONRAD.

Aussi loin que va la brise,  
Et la tempête qui brise



Les mâts des plus fiers vaisseaux,  
Amis ! voilà nos domaines !  
Sans soucis des lois humaines,  
Nous sommes rois sur les eaux !

LE CHOEUR.

Sans souci des lois humaines,  
Nous sommes rois sur les eaux !

Conrad s'élançe à la tête de ses pirates pour aller combattre. Le canon gronde. Gulnare reste un instant seule près du rivage. Tout à coup, elle court vers Conrad qui revient blessé. Elle le soutient ; il tombe épuisé sur une roche. Gulnare se précipite à ses pieds pour panser sa blessure.

Changement à vue (1).

La chambre de Lara obscure comme à la sortie de Kaled. La musique guerrière a cessé et l'orchestre rappelle le motif doux qui a précédé le sortge. Tout à coup un cri se fait entendre dans l'alcôve, et Lara debout, les yeux hagards, écarte vivement les rideaux qui le cachaient au public. Kaled reparait à la porte de gauche.

SCÈNE III

LARA , KALED.

LARA.

Kaled !... mes amis !... à moi !...

KALED, courant vers Lara.

Maitre !... je suis là.. me voici !

LARA.

Où suis-je ?... qui me parle ?

KALED.

C'est moi, Kaled !... ne me reconnais-tu pas ?

---

(1) NOTA. — Pour faciliter les changements à vue qui se succèdent dans cet acte, il suffira de demander aux peintres des décorations dites à volets manœuvrant rapidement et sans embarras.

LARA.

Ah !... oui... oui !... c'était un songe !... un songe terrible et toujours le même !... toujours ce passé fatal dont rien ne peut effacer le souvenir... rien !... ni le temps, ni les regrets, ni l'espoir d'une vie nouvelle.

KALED, le regardant.

Ni les prières de ceux qui te chérissent !...

LARA.

Nos rochers, mes soldats, mon vaisseau et nos coffres pleins d'or et de pierreries... j'ai tout revu !... Puis, au milieu des danses et des chants de fête, l'airain résonne, les glaivés brillent, le sang coule.... Je suis blessé.... je tombe expirant dans les bras d'une jeune fille, d'un enfant.... C'était toi !... (Il lui fend la main ; Kaled, émue, la saisit et la porte à ses lèvres.) « Maître, me disais-tu, si le sort a trahi tes armes, il te reste une patrie, des amis qui te regrettent, qui t'attendent ; viens Conrad, viens !... seule je possède ton secret, il sera bien gardé ! »

KALED, à part et pleurant.

Hélas !

LARA, allant vers le portrait.

Ce secret... un autre le possédait ! et dans une heure peut-être, ô mon père ! il aura jeté sur votre nom une tache ineffaçable !...

KALED.

Son père !... ô Seigneur !... ai-je bien entendu !... (Saisissant Lara par la main.) Conrad !... réponds-moi !... ce vieillard devant lequel ton front repentant s'incline.... c'était ton père ?

LARA.

Oui, Kaled, oui... voilà le père dont mes fautes ont lassé la patience et la tendresse !... Jeune, ardent, avide de plaisirs, je rendis bientôt le pardon impossible, et une nuit, chassé, maudit, je quittai ce château en jurant de n'y jamais rentrer !....

KALED, à part.

O malheur !...

LARA.

Pourquoi ai-je manqué à mon serment ! Pourquoi suis-je revenu !... Parce qu'il y a un Dieu, Kaled, un Dieu vengeur qui a voulu m'éprouver et me punir !

KALED, vivement.

Non, maître, c'est moi qu'il punira !

LARA.

Toi, Kaled !

KALED.

Oh ! ne m'appelle plus ainsi !... appelle-moi Gulnare et que ce nom soit maudit.

LARA.

Qu'as-tu donc fait pour cela ?

KALED.

J'ai trahi Conrad !... j'ai tout dit à Ezzelin.

LARA.

Non !... non !... c'est impossible !... trahi... trahi... par toi !... (Il lève son poignard sur Kaled.)

KALED, tombant à ses pieds.

Oui, par l'enfant dont tu avais fait ton compagnon, ton ami !... hélas !... J'avais cru, moi, en renonçant pour te suivre aux vêtements de mon sexe, que je changerais de cœur, comme je changeais de nom... Je n'avais pas pensé que cet enfant deviendrait une femme... Ah ! quand je te suppliais de me laisser partir... il fallait me comprendre et me craindre... il fallait voir que le délire et la fièvre s'emparaient de mon âme... je t'ai trahi, Conrad, parce que te voir au bras d'une autre femme, à ses genoux était un supplice au-dessus de mes forces. — Je t'ai trahi parce que j'étais folle, parce que je t'aime ! Et que je suis jalouse !

LARA, à part.

Ah !... mon ingratitude a été plus cruelle et plus coupable que la sienne !... Oui ! j'ai méconnu son cœur, sa tendresse ! — Je n'ai pas su deviner l'amour dans ses yeux,

dans son sourire ! (Se tournant vers Kaled). Malheureuse enfant !  
comme elle a du souffrir !

KALED.

Maître!... Venge-toi je suis prête à mourir !

LARA, après un silence.

Non ! Relève-toi, Gulnare, je te pardonne ! (Il lui tend la main.)

KALED.

Ah ! Conrad ! cher maître ! (Kaled se relève et se jette dans les  
bras de Conrad. Un appel de trompette se fait entendre au loin.)

## SCÈNE IV

LES MÊMES, LAMBRO..

LAMBRO, au dehors.

Que la bannière du comte de Lara flotte au sommet de la  
grande tour ! qu'on tienne prêt son cheval de bataille !

LARA.

Enfin je vais combattre !

LAMBRO, il entre portant une épée et une cassette.

Bien dit, mon noble seigneur ! et vive Dieu ! le bon temps  
va renaître !

KALED, bas à Lara.

Si pourtant cet homme allait parler !... s'il allait révéler à  
tous !...

LARA.

Rassure-toi ! cette épée ne lui en laissera pas le temps. (Il  
saisit l'épée que Lambro lui présente.)

LAMBRO.

C'est celle que portait ton père, le comte Manoel de Lara.  
Arme fidèle et terrible ! je l'ai vue briller dans vingt combats,  
pour la patrie, l'honneur et la vérité !

LARA, à part.

Pour la patrie, l'honneur et la vérité ! (Il pose l'épée sur la ta-  
ble et reste plongé dans ses réflexions.)

KALÈD, à part.

Qué fait-il ?

LAMBRO.

Maintenant, Juan de Lara (étendant la main vers le portrait du comte), devant ce portrait... en présence de cette image vénérée, dont les regards sont fixés sur nous, reçois le dépôt sacré confié à ma garde ! (Lui présentant la cassette.) Prends cette cassette qui renferme les titres et le sceau glorieux des Lara. J'ai juré de la remettre entre tes mains si le ciel te ramenait un jour parmi nous. (Lui donnant une clef.) En voici la clef.

LARA.

C'est bien ! laissez-moi tous deux. (Kaled fait un mouvement pour s'approcher de Lara.) Laissez-moi ! (Kaled sort lentement avec Lambro.)

## SCÈNE V

LARA, seul.

Ma main tremble !... et j'hésite à ouvrir cette cassette. Est-ce le pardon de mon père que je dois y trouver ?... Ne m'avait-il pas chassé !... et maudit ! Allons... que ma destinée s'accomplisse !... Avenir, bonheur... pour moi tout est là ! (Il ouvre la cassette et en tire un parchemin. Musique à l'orchestre.) (Lisant). « Juan, mon fils, si Dieu te ramène repentant au manoir de tes pères, souviens-toi que notre blason n'a jamais subi aucune souillure. — Je te lègue mon nom ; mais renonce à le porter si tu dois l'avilir ! Je te lègue mon épée ; mais brise-la plutôt que de t'en servir pour défendre une cause injuste ou pour soutenir un mensonge !... (Un appel de trompettes se fait entendre au dehors.) Dieu ! voici le signal ! (Achevant de lire.)

### RECITATIF ET ROMANCE.

« Accomplis ici bas ma volonté dernière  
Si tu veux mériter mon pardon dans les cieux !

Il laisse tomber le parchemin sur la table.

C'en est fait... cet écrit enchaîne ma colère !...

Repoussant l'épée.

Ce fer soutiendrait mal un mensonge odieux !

Se tournant vers le portait du comte.

## I

Oui, votre volonté pour moi sera sacrée !  
 Votre gloire à jamais restera vénérée !  
 Je pars ! Et pour moi seul j'accepte le mépris  
 Puisque votre pardon, mon père, est à ce prix !

Il ferme la cassette.

## II

Ces titres, cet anneau, mon dernier héritage  
 Du plus digne demain deviendront le partage !...  
 Je pars ! Et pour moi seul j'accepte le mépris  
 Puisque votre pardon, mon père, est à ce prix !

Il s'enveloppe dans son manteau et sort précipitamment par la porte du fond.

(Changement à vue.)

La plage. Au fond à droite, on aperçoit le château de Lara. Une barque est amarrée au rivage.

## SCÈNE VI

**EZZELIN, LE MARQUIS, LA COMTESSE, DONA BARBARA,  
 SEIGNEURS, PAGES et ÉCUYERS, DAMES et SUIVANTES, puis  
 LAMBRO et KALÉD.**

**Ezzelin** est debout au fond du théâtre, la main appuyée sur son épée.

Un page se tient près de lui, portant son casque et ses gantelets. Le marquis et les autres seigneurs sont groupés à gauche. — Un écuyer, debout sur un rocher qui domine la mer, fait entendre une fanfare de guerre, répétée au loin par les échos de la côte. — Tous les regards sont dirigés sur le chemin du château. On attend. Silence.

## SCÈNE VII

LES MÊMES, LARA. Il paraît enfin et descend lentement à travers les rochers le sentier qui conduit à la plage. Lambro et Kaled s'élancent à sa rencontre.

FINAL.

ENSEMBLE.

LAMBRO et KALED.

L'ombre fuit, le jour se lève ;  
Du combat voici l'instant ;  
Votre ennemi, sur la grève,  
L'épée en main vous attend.

LARA.

L'ombre fuit, le jour se lève  
Du combat voici l'instant !  
L'épée en main sur la grève  
Ezzelin déjà m'attend.

LA COMTESSE.

L'ombre fuit, le jour se lève  
De parler voici l'instant.  
Dissipez ce mauvais rêve  
Répondez, Lara, j'attend !

EZZELIN.

L'ombre fuit, le jour se lève  
Du combat voici l'instant !  
L'épée en main sur la grève  
Sans palir je vous attend !

LE CHOEUR.

L'ombre fuit, le jour se lève  
Du combat voici l'instant !  
L'épée en main sur la grève  
Votre ennemi vous attend !

LA COMTESSE, à Lara.

De mon amour montrez-vous digne !  
Venez d'un doute injurieux  
Tirer une vengeance insigne  
Ou désormais ôtez-vous de mes yeux !

LARA à Kaled.

Tu l'entends !

LAMBRO.

Allons, maître, allons, car le temps presse...

LA COMTESSE, à Lara.

Ezzelin a menti, n'est-ce pas !

LARA.

Non, comtesse !

Seul, j'ai menti !

LARA.

LA COMTESSE.

Grand Dieu !

LAMBRO.

Que dites-vous !

LARA.

Ecoutez donc !... Ecoutez tous !  
 A haute voix, devant vous, je déclare  
 Que ce château n'est pas le mien.

Les yeux tournés vers la comtesse.

Et qu'en ces murs je n'ai de droits sur rien.  
 Que ce titre dont je me pare  
 Est un titre usurpé qui ne m'appartient pas,  
 Et qu'au piège croyant vous prendre,  
 C'est faussement que je prétends descendre  
 De la famille illustre des Lara !

LA COMTESSE.

Dieu !

LAMBRO.

Seigneur !

LARA.

Non, Lambro, je ne suis pas ton maître !  
 C'est en vain que tes yeux ont cru me reconnaître  
 Je vous ai tous trompés !... Juan de Lara n'est plus  
 Et je suis Conrad le corsaire !...

LA COMTESSE et LE CHOEUR, avec effroi.

Lui !... Conrad !...

LARA.

Ces aveux, comtesse vous sont dûs  
 Et voilà le secret que je voulais vous taire !...

ENSEMBLE.

LA COMTESSE.

O mensonge odieux...  
 Indigne perfidie !  
 Lambro, sauvez sa vie  
 Qu'il quitte enfin ces lieux.

LAMBRO.

Non, l'éclat de ses yeux  
 Dément cette infamie  
 C'est en vain qu'il renie  
 Le nom de ses aïeux.



EZZELIN.

Il accepte à ses yeux  
La honte et l'infamie !  
Et pour sauver sa vie  
Il va quitter ces lieux !

LARA.

Oui, j'accepte à vos yeux  
La honte et l'infamie !  
Que m'importe la vie  
En fuyant de ces lieux !

KALED.

Oh ! viens, quittons ces lieux !  
Partons, je t'en supplie  
On menace ta vie  
La haine est dans leurs yeux.

LE CHOEUR.

O mensonge odieux !  
Indigne perfidie  
Il tremble et s'humilie  
La crainte est dans ses yeux !

LARA.

Partons !

LAMBRO et KALED.

Nous te suivrons !

EZZELIN.

Je t'abandonne à Dieu !

LA COMTESSE, à Lara.

Fuyez ! éloignez-vous !... Je vous pardonne... adieu !...

LARA, à Kaled.

Regarde, enfant, c'est la patrie  
Loin d'elle mon cœur et ma vie  
Comme autrefois sont emportés !  
Mais mon sort est digne d'envie  
Si tu restes à mes côtés !

LAMBRO, au fond.

La barque est prête... allons !

LARA.

Viens, Kaled, viens !

TOUS

Partez !

Lara monte dans la barque avec Lambro et Kaled.

ENSEMBLE FINAL.

LARA.

Cherchons ailleurs une patrie  
Où le bonheur enfin sourie  
A nos cœurs longtemps agités !  
Mon sort sera digne d'envie  
Si vous restez à mes côtés.

KALED et LAMBRO.

Cherchons ailleurs une patrie  
Où le bonheur enfin sourie  
A nos cœurs longtemps agités !  
Pour moi le seul bien que j'envie  
C'est de mourir à tes côtés.

## LE CHŒUR.

Cherchez ailleurs une patrie  
Ou l'espérance vous sourie !  
Par pitié nos bras irrités  
Vous ont fait grâce de la vie...  
Quittez ces lieux !... Partez ! partez !

La barque s'éloigne. Tableau.

FIN.

---

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN,